Partenaire silencieux

Mathilde Zbaeren

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/edl/2429>

DOI : 10.4000/edl.2429

ISSN : 2296-5084

Éditeur

Université de Lausanne

Édition imprimée

Date de publication : 15 mars 2020

Pagination : 185-190

ISBN : 978-2-940331-73-4

ISSN : 0014-2026

Référence électronique

Mathilde Zbaeren, « Partenaire silencieux », *Études de lettres* [En ligne], 312 | 2020, mis en ligne le 24 mars 2020, consulté le 17 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/edl/2429> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/edl.2429>

PARTENAIRE SILENCIEUX

C'est en 1979 que paraît chez l'éditeur Little, Brown and Company, un reportage littéraire de plus de 900 pages sur l'assassin Gary Gilmore : *The Executioner's Song*. Norman Mailer, l'auteur de ce roman de non-fiction, reçoit le prix Pulitzer Fiction en 1980 et est invité la même année en France sur le plateau d'*Apostrophes*, à l'occasion de la traduction du livre. *Le chant du bourreau* (1980, Éditions Robert Laffont)¹, retrace la vie du premier criminel condamné à la peine de mort et exécuté dans l'État d'Utah, suite au rétablissement de cette sanction capitale par la Cour Suprême en 1977. Autour de l'affaire Gilmore se noue en seulement trois mois un débat sur l'attrait médiatique que suscitent les actes du criminel : deux meurtres commis de sang-froid, de nombreux délits accumulés dans le passé et des séjours en prison répétés. Mais l'affaire connaît surtout un retentissement international quand Gilmore renonce à ses recours judiciaires, revendiquant son droit de mourir, en dépit du moratoire sur la peine de mort en vigueur depuis 1967. Il sera fusillé en janvier 1977, après de nombreux coups de théâtre juridiques, liés aux oppositions de l'Union américaine pour les libertés civiles. Autant

1. *Le chant du bourreau*, « true life novel » selon le sous-titre de l'édition américaine, est en revanche « une histoire d'amour américaine » dans l'édition française. On remarquera également que la désignation de Gilmore comme « bourreau » est des plus ambivalentes. Le choix de ce terme en français est peut-être à mettre sur le compte de la traduction, toutefois il indique déjà une certaine fascination pour la figure du criminel de masse, fascination que confirme le dernier roman de Mailer *The Castle in the Forest* (2007), fiction sur l'enfance d'Adolf Hitler racontée du point de vue d'un démon (voir Ch. Lacoste, *Séductions du bourreau*).

d'événements qui vont fasciner la presse américaine et, dès 1977, l'écrivain Norman Mailer.

Réunissant une documentation abondante (entretiens enregistrés, comptes rendus du procès, articles de presse, correspondance entre Gilmore et sa compagne), le romancier compose un récit choral dans lequel ces matériaux multiples sont absorbés. La focalisation de ce récit hétérodiégétique varie d'un personnage à l'autre, l'auteur s'autorisant toutes sortes d'incursions dans leurs esprits et imaginant certaines conversations tenues dans l'intimité. Le roman de Mailer est ainsi pensé sur le modèle d'*In Cold Blood* (Truman Capote, 1966) et tâche de suivre les règles préconisées par l'écrivain et journaliste Tom Wolfe pour le *new journalism*: narration par scènes successives, usage de dialogues réalistes et variation des points de vue². Précisons que Mailer ne renouvelle pas un procédé pourtant largement salué à la parution des *Armées de la nuit* en 1968: l'auteur composait là aussi un récit à partir d'événements réels, mais donnait à l'un de ses personnages ses propres traits et son nom. Dépeignant ce Mailer-personnage comme un témoin non fiable, parce qu'excessivement narcissique et vulgaire, Mailer-romancier parvenait à relativiser toute tentation d'objectivation du réel. Les résultats de l'enquête menée sur la Marche sur le Pentagone de 1967 ne pouvaient ainsi être que l'expression d'un point de vue situé et imparfait³.

En revanche, nulle trace d'un Mailer-témoin dans *Le chant du bourreau*. Ce roman de 1979 semble en effet traduire le fantasme d'un regard total: il articule deux perspectives externe et interne, reconstituant à la fois le contexte sociopolitique selon un modèle balzacien, et le vécu interne des protagonistes, selon un modèle joycien. Le malentendu reste toutefois l'un des sujets principaux du roman, ceci par le biais d'une figure dont Mailer n'avoue qu'à moitié l'importance dans l'enquête. Lawrence Schiller – photographe sulfureux et homme d'affaires américain – est l'un des personnages autour desquels s'articule la seconde moitié du livre de Mailer. C'est aussi à lui que sont adressés les plus longs remerciements de la postface de 1979. Mailer y reconnaît sa dette envers

2. T. Wolfe, E. W. Johnson (eds), *The New Journalism*, p. 31 sq.

3. Sur l'histoire du *new journalism*, sur Wolfe et Mailer, voir G. Muhlmann, *Une histoire politique du journalisme, XIX^e-XX^e siècles*, p. 127-177.

le photographe et affirme avoir puisé dans sa documentation et rend hommage à « ses inestimables contributions »⁴.

Au cœur du roman, Schiller fait bien office d'avatar de l'enquêteur. Le récit précise les sommes faramineuses que le photographe paie à Gilmore, à sa compagne et aux familles de ses victimes⁵. Il détaille sans pudeur ses méthodes discutables. En effet, Schiller conseille premièrement un avocat à Gilmore pour négocier les droits sur ses affaires personnelles, il utilise ensuite les rencontres du criminel avec celui-ci pour lui transmettre des questions auxquelles il est chargé de répondre sur un magnétophone. Puis, en décembre 1976, le photographe s'associe à un journaliste du magazine *Playboy* pour publier en 1977, après la mort de Gilmore, des propos largement puisés dans sa correspondance, mais présentés comme recueillis en interview⁶. C'est d'ailleurs cette interview que Schiller enverra à Norman Mailer pour lui proposer un projet de roman⁷. Cependant, ce que l'auteur ne dit ni dans sa postface, ni dans son récit, ni en entretien lors de la réception du roman en France, c'est que son roman n'aurait jamais pu voir le jour sans Schiller, car Mailer n'en aurait eu ni l'idée ni les droits. Invité sur le plateau d'*Apostrophes* le 19 décembre 1980, Mailer élude de façon systématique la question de son accès à la documentation. Plus encore, il alimente le fantasme d'une affinité entre le génie créateur et le criminel, évoquant ses propres délits commis par le passé, notamment les violences physiques exercées contre sa femme.

Il faut attendre 2007 et la mort de Mailer pour que Schiller rappelle son rôle décisif dans cette enquête. Dans un long entretien avec la *Mailer Review*, le photographe révèle avoir lui-même contacté Mailer en 1977 pour lui proposer d'écrire l'histoire dont il détenait les droits⁸. Il précise également qu'il avait en premier lieu pensé à la journaliste et romancière Joan Didion avant de se tourner vers Mailer, de la même manière

4. N. Mailer, *Le chant du bourreau*, p. 89.

5. Respectivement 60'000, 40'000 et 25'000 dollars. N. Mailer, *Le chant du bourreau*, p. 252-527.

6. *Ibid.*, p. 534 sq.

7. J. Severs, « The Untold Story Behind *The Executioner's Song* ». La page consacrée au *Chant du bourreau* sur le site du prix Pulitzer désigne également Lawrence Schiller comme un « silent partner », c'est de là que m'est inspiré le titre de cet article: <<https://www.pulitzer.org/winners/norman-mailer-0>>.

8. *Ibid.*

qu'il avait pensé à Romain Gary avant leur première collaboration sur la biographie de Marilyn Monroe. Le photographe affirme ensuite que ce reportage a été pour Mailer le moment de la reconfiguration de son processus d'écriture : l'écrivain ne s'était jusque-là jamais rendu sur le terrain pour un roman et n'avait jamais réalisé lui-même d'entretiens. C'est ainsi en acceptant le projet de Schiller, que Mailer fait un pas supplémentaire vers le *new journalism*.

Que nous enseignent, quarante ans plus tard, cette histoire d'une collaboration à moitié tue et ce récit de la reconfiguration de l'écriture d'un auteur ? D'abord, que l'argument de la fascination pour une figure de bourreau peut dissimuler des stratégies et des rapports potentiellement problématiques à l'objet étudié. Ensuite, cette histoire nous rappelle que les processus d'écriture d'un reportage littéraire, quels que soient l'autorité, le statut, la démarche de l'auteur, sont toujours en prise avec le travail collectif, que gommant pourtant les processus éditoriaux. Au-delà des enjeux poétiques d'une enquête littéraire, il semble aujourd'hui essentiel d'interroger ses implications politiques et ses conditions de production, surtout à l'heure où nombre d'écrivain·e·s, chercheuses et chercheurs (Carrère, Rosenthal, Rosanvallon, etc.) prétendent porter la voix d'autrui. Pour ne pas reconduire le mythe du génie créateur, que les enquêtes contemporaines tâchent précisément de contester, peut-être la critique littéraire devrait-elle s'évertuer à reconstituer les « chaînes de coopération »⁹ que le processus de publication occulte en apposant le nom d'un auteur sur la couverture d'un livre.

Mathilde ZBAEREN

Section de français, Faculté des lettres, Université de Lausanne

9. J'emprunte la notion à H. S. Becker, *Les mondes de l'art*, p. 27-63.

BIBLIOGRAPHIE

- BECKER, Howard S., *Les mondes de l'art*, Paris, Flammarion, 1988 [1982].
- LACOSTE, Charlotte, *Séductions du bourreau*, Paris, PUF, 2010.
- MAILER, Norman, *Le chant du bourreau*, Paris, Robert Laffont, 1980.
- , *The Castle in the Forest*, New York, Random House, 2007.
- MAILER, Norman, SCHILLER, Lawrence, *Marilyn: A Biography*, New York, Grosset and Dunlap, 1973.
- MUHLMANN, Géraldine, *Une histoire politique du journalisme, XIX^e-XX^e siècles*, Paris, PUF, 2004.
- SEVERS, Jeffrey, « The Untold Story Behind *The Executioner's Song*: A Conversation with Lawrence Schiller », *The Mailer Review*, 1 (2007), en ligne : <https://projectmailer.net/pm/The_Untold_Story_Behind_The_Executioner%E2%80%99s_Song:_A_Conversation_with_Lawrence_Schiller>.
- WOLFE, Tom, JOHNSON, E. W. (eds), *The New Journalism*, New York, Harper & Row, 1973.